

Cicerone Poghir

Latin balkanique ou roumain commun? *

(A propos des origines de l'aroumain)

Dans une communication faite à l'occasion du Ier Congrès international de langue et culture aroumaines¹ nous nous sommes inscrits en faux contre la conception généralement répandue parmi les linguistes² et acceptée par une partie des historiens (à l'exception des roessleriens), conformément à laquelle les Aroumains seraient descendu dans leur siège actuel en venant des proximités des Daco-roumains seulement au Xe siècle, date jusqu'à laquelle ils auraient formé avec ces derniers une *unité linguistique, territoriale et sociale*. Nous nous sommes limités au seul examen des données historiques et linguistiques concernant l'habitat primitif des Aroumains.

Nous nous proposons d'étudier en cette instance une notion qui, à notre avis, est à la base de cette erreur: celle de *roumain commun*.

La notion de langues communes intermédiaires a été mise sur pied par les indo-européanisants, pour pouvoir combler l'espace immense qui sépare la langue indo-européenne primitive, reconstruite par eux comme une langue bien unitaire, et les premières langues attestées par les textes, tellement différentes les unes des autres.

En partant du modèle indo-européen on a essayé au début de poser un *roman commun* entre le latin et les langues romanes actuelles, mais on s'est vite rendu compte qu'une telle supposition n'est pas justifiée par les faits linguistiques. Même en fait de langues individuelles, personne ne suppose aujourd'hui un *italien commun*, par exemple, pour justifier la diversité des dialectes italiens.

On entend de nos jours par communauté linguistique l'état de langue où plusieurs idiomes, ayant la même origine, sont soumis à un nombre de règles et ont encore des innovations en commun. Au moment où de telles innovations ont cessé de se produire, on ne peut plus parler de communauté.

Les innovations communes sont, pourtant, parfois la réalisation tardive,

¹ Mannheim, 2—4 sept. 1985 (à paraître dans les Actes).

² B.P. Hasdeu, EMR III, VII s., O. Densusianu, HLR, I, 190; S. Pușcariu, LR, I, 254; A. Rosetti, ILR, 351 ss., etc.

*Opinii. Dit expunerli la Primlu Congres International trā Limba și Cultura Aromână (Universitatea Mannheim - August 1985).

parallèle et indépendante, de certaines tendances héritées de la langue originaire, et de toute façon la délimitation entre innovation en commun et innovations parallèles est toujours difficile à faire. Et en plus, malgré l'importance qu'on accorde généralement aux seules innovations dans l'établissement de la parenté linguistique, la conservation de traits archaïques a, elle aussi, son importance, car elle relève d'un choix commun des variantes de la langue originaire et un rythme similaire d'évolution.

Limitée à l'évidence linguistique, l'idée de communauté est parfaitement acceptable. Seulement, certains linguistes postulent pour cette communauté une *unité linguistique* rarement existante même à l'époque des langues nationales modernes, une *période historique* bien délimitée, exactement la même pour tous les idiomes, et un *territoire commun*, le plus réduit possible, dominé par une *vie sociale unitaire*³. En réalité, la seule condition obligatoire pour l'existence des concordances entre deux langues est une *base ethno-linguistique* identique ou partiellement commune. Essayons de le vérifier dans le cas des rapports entre le dacoroumain et les idiomes roumains sud-danubiens.

1. Pour ce qui concerne le *territoire commun*, si les roessleriens faisaient venir tous les Dacoroumains du sud du Danube et dérivèrent leur langue de l'aroumain, les linguistes roumains et beaucoup de linguistes étrangers placent la patrie primitive des Aroumains dans une région proche au Banat roumain actuel, pour expliquer leurs concordances linguistiques⁴. Sans l'affirmer explicitement, à cause du nombre et du développement culturel des Dacoroumains on accorde une sorte de priorité à leur langue, en inversant en réalité les rapports réels: l'aire macédonaroumaine a été romanisée deux siècles plus tôt, la langue aroumaine étant, donc, une sorte de "soeur aînée".

Contre cette patrie nordique des Aroumains est valable le même argument qui fait inacceptable le ridicule triangle Nish-Sofia-Skopje comme berceau originaire des Dacoroumains: le manque total d'une toponymie ancienne et spécifique pour leur idiome dans la région.

Le linguiste le plus exagéré en ce qui concerne le déplacement des Roumains pour expliquer les traits linguistiques communs des deux langues (explicable en réalité par le latin balkanique) est de loin O. Densusianu. Il place, comme on le sait, la patrie primitive des Roumains au sud du Danube, mais il fait descendre les ancêtres des Aroumains vers le sud aux VIe—VIIe ss.⁵, pour les faire remonter de nouveau, au plus tard au XIIIe s.: "La cause principale des ressemblances entre le dacoroumain et le macédonaroumain doit être cherchée dans l'émigration d'un contingent considérable de population macédonaroumaine vers le nord. Une telle émigration n'est malheureusement pas attestée par les sources historiques",⁶ ...

³ Densusianu, op. cit. 314 s.; Rosetti, ILR, 352: "raporturi sociale frecvente"; id., *Breve histoire de la langue roumaine*, Mouton, 1979, 78; Pușcariu, ILR, 417.

⁴ Densusianu, HLR, I, 314 s.; E. Petrovici dans *Transilvania*, II (1942), 872.

⁵ HLR, I, 324.

⁶ Ibid. 325.

reconnaît-il, mais cela ne le décourage pas de supposer qu'elle est la cause essentielle des concordances macédo-dacoroumaines. Il aurait du se rappeler que les roessleriens ont cherché en vain des documents pour une telle migration, ce qui d'ailleurs ne les a pas découragés — eux non plus — de continuer.

Les seuls qui ont apporté des arguments sur l'origine des Aroumains dans leurs sièges actuels ont été deux linguistes aroumains, T. Papahagi⁷ et Th. Capidan⁸, mais ils ont été vite réduits au silence, quoique sans arguments.⁹

En ce qui concerne le territoire, il faut rappeler à ceux qui l'oublient qu'avant l'arrivée des Slaves aux Balkans il n'y avait dans le nord de la péninsule qu'un *continuum romanophone*, dans lequel il y avait une grande île thracophone vers le sud-est de la Bulgarie actuelle, et un îlot dans la région illyrienne, qui comprenait les futurs Albanais.

Il est grand temps de cesser de jouer aux échecs sur la carte avec les peuples pour faire tenir des théories linguistiques qui ont un fondement historique si précaire. Il ne faut pas faire venir les Espagnols en Dacie, par exemple, pour expliquer les concordances de leur langue avec le roumain (qui, par ailleurs, ne se réduisent point aux seuls archaïsmes des aires latérales, comme le veut la néolinguistique), ni faire remonter les Roumains en Finlande pour expliquer les mots slaves qu'ils ont en commun, le continuum slave existant entre les deux peuples étant une explication suffisante.

2. La délimitation d'une certaine *époque historique* a paru aussi un argument important pour donner la crédibilité nécessaire au roumain commun, et peut-être à plus juste raison. Malheureusement, on n'est jamais tombé d'accord pour ce qui concerne le temps. Sans parler de roumain commun, B.P. Hasdeu¹⁰ plaçait la formation des idiomes roumains actuels entre le IIIe et le IXe ss. O. Densusianu, qui prenait comme fin de l'époque commune l'arrivée des Slaves (VIe—VIIe ss.), considère dans un autre endroit le XIIIe s. comme "époque de la séparation du dacoroumain du dialecte méridional congénère"¹¹. G. Weigand limite cette époque entre les VIIe—IXe ss¹². Pour I. Şiadbei l'époque commune correspond aux VI—VIIIe ss¹³. Quant à Rosetti, il considère dans son *Histoire de la langue roumaine* que le roumain commun commence aux VIIe—VIIIe ss., pour finir au moment où les Aroumains sont "pour la première fois" attestés dans le sud¹⁴, c'est à dire au Xe s., date répétée dans sa *Brève histoire*¹⁵ et reprise par la plupart des linguistes plus

⁷ dans *Grai și suflet*, I, 72—99; id. *Aromânii*, București, 1932, 8 et 25.

⁸ *Aromânii. Dialectul aromân*, București, 1932, 26 s., Cf. E. Scărlătoiu, RESEE, XVII, 1, 1979, 29—34.

⁹ Rosetti, ILR, 251.

¹⁰ EMR, III, XXXI.

¹¹ HLR, I, 328.

¹² Atlas . . ., Leipzig, 1909, col. 8. Cf. M. Caragiu Marioteanu, *Compendiu de dialectologie*, 64 s.

¹³ *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales*, Bruxelles, II, 1934, 863.

¹⁴ ILR, 352.

¹⁵ *Brève histoire*, 86.

récents, mais contredite par lui même dans ses *Mélanges linguistiques*, où il affirme: "Les sources nous apprennent que la séparation entre le groupe roumain du nord et du sud ne s'est produit qu'entre le Xe et le XIIe siècle".¹⁶

Il s'agit ici d'une autre confusion généralement répandue. On prend pour date de l'arrivée des Aroumains dans le sud leur première attestation par les chroniqueurs byzantins sous leur nouveau nom, *Vlahoi*.

En réalité, la seule source qui parle d'un déplacement des Vlaques de la région du Save et du Danube vers le sud est Kekaumenos (*Strategikon*, 187), qui raconte une histoire assez invraisemblable: Les Vlaques des dites régions, qui pillaient les contrées avoisinantes, ont été attaqués par l'empereur (*tôn Rōmaiōn basileus*) et pour s'en échapper, au lieu de s'enfuir vers le nord, en dehors de la portée de ses armées, ils se seraient dirigés à contre-courant vers l'Epir et la Macedoine.

Mais avant d'être 'rebaptisés' comme Vlaques, la population romane sud-danubienne est attestée sous le nom qu'elle se donnait elle même.

Chez l'empereur Constantin Porphyrogète, bon connaisseur de la situation, on fait souvent la distinction entre *Rōmaioi*, l'ancien nom des Romains qui s'appliquait maintenant aux Byzantins, et *Rōmanoi*, nom qu'il emploie pour la population romanisée des Balkans, à cette époque-là déjà roumaine (Xe s.)¹⁷. Ainsi à l'occasion de la conquête de Salona par les Slaves (fin du VIe, début du VIIe ss.) il appelle *Romanoi* la population romanisée des alentours de la ville, et précise qu'ils s'appellent toujours de ce nom (*De administrando imperio*, 29, 14—53), tandis que pour les gens de l'autre côté de l'Adriatique il emploie les nouveaux noms — *Venetikoi*, *Lagoubardoi* (*ibid.* 27).

Un autre témoignage très ancien (l'an 587) de la présence d'une population romanisée au sud du Danube est la célèbre phrase (*re)torna, (re)torna, fratre* (Theophylaktos Simokattes, II, 159 et Theophanes 258, 15—16), où les deux chroniqueurs byzantins disent expressément que ces mots ont été dits dans la langue "paternelle", respectivement "dans la langue du pays"¹⁸. D'ailleurs tous les premiers témoignages, à l'exception de Kekaumenos (qui manifeste une haine atroce à leur égard) présentent les Vlaques comme bien installés dans leurs terres, qui sont les mêmes que ceux qu'ils occupent à présent. Il s'agit des alentours des anciens colonies romaines de la Provincia Macedonia, tout le long de la Via Egnatia, leur rôle étant celui des "postillons" des temps de nos ancêtres, comme le démontre l'épithète *hodites* (les Vlaques *kjelatori* et *cărvânari*, comme on les appelle plus tard) que Kedrenos, 435, emploie à leur propos (l'an 976). Un autre témoignage sont les toponymes importants (*Salona* > *Sărună*, *Voïussa* > *Băiasa*, *Elasona* > *Lâsun*), qui présentent des changements typiques pour la période de passage du latin au roumain.

¹⁶ Bucarest, 1977, 105 s.

¹⁷ A. Armbruster, *La romanité des Roumains*, Bucarest, 1977, 23 s.

¹⁸ La meilleure interprétation: E. Coseriu dans *Analele Șt. Univ. Iași*, XXVIII/XXIX, 1982/83, 21—27.

Ce *continuum Romanicum* fut séparé par l'installation des Slaves aux VI^e–VII^e ss.¹⁹, qui ont poussé vers le sud certaines masses romanisées de la Serbie (un tel épisode étant celui rapporté par Kekaumenos, si ses affirmations sont vraies), ou bien ont assimilé ceux qui sont restés sur place. Les Roumains qu'on trouve maintenant en Serbie sont descendus bien plus tard des Pays Roumains, comme le prouve leur langue.

Avec l'arrivée des Slaves la population romane a été donc divisée définitivement. C'est un fait historique évident. Pourrait-on affirmer, dans cet état des choses, qu'au VI^e, même VII^e s. le 'roumain commun' était déjà une phase accomplie, et que l'époque ultérieure n'a fait que différencier le dacoroumain de l'aroumain? En réalité, à cette époque on a encore à faire avec le latin balkanique, comme le prouvent les toponymes latins des Balkans et les plus anciens emprunts romans dans les langues slaves méridionales. La phrase *torna, torna, fratre* l'atteste elle aussi d'une manière évidente, car elle n'est pas encore roumaine.

3. Les arguments strictement linguistiques sont, eux aussi, loins de confirmer l'hypothèse du roumain commun. Commençons par les faits lexicaux, qui ont l'avantage de pouvoir être datés.

3.1. Le vocabulaire latin hérité en commun par les deux idiomes contient ca. 600 mots, vis-à-vis des 488 mots panromans (communs donc avec toutes les autres langues romanes)²⁰. Mais aux ca. 110 mots que le dacoroumain possède en commun seulement avec l'aroumain s'oppose un nombre presque égal de mots latins de l'aroumain, absents en dacoroumain²¹. Le dacoroumain, à son tour, semble avoir quelques 400 latins absents de l'aroumain, parmi lesquels *adăpost, ager, arc, armăsar, aspru, bețiv, blînd, pour, cerca, cugeta, etc.*²². Pour toute une série de notions importantes les deux idiomes ont des mots latins, mais différents:

<i>aroum.</i>	<i>dr.</i>	<i>aroum.</i>	<i>dr.</i>
<i>amîndari:</i>	<i>cîștigare</i>	<i>lîlîtoari</i>	<i>lucrătoare</i>
<i>arniu</i>	<i>iernal</i>	<i>mes</i>	<i>lună</i>
<i>rup</i>	<i>ripă</i>	<i>neuarcă</i>	<i>vitregă</i>
<i>oișari</i>	<i>săruta</i>	<i>sînu</i>	<i>sănătos</i>
<i>cusurin</i>	<i>văr</i>	<i>spes</i>	<i>des</i>
<i>fauă</i>	<i>lînt</i>	<i>tumbă</i>	<i>mormînt</i>
<i>furnu</i>	<i>cuptor</i>	<i>yinyņ</i>	<i>douăzeci, etc.</i>

Il faut rappeler aussi que l'aroumain a en commun avec le seul albanais 54 mots latins qui manquent en dacoroumain.

¹⁹ Pour cette date se prononce A. Philippide, *Originea romănilor*, II, Iași, 1927, 404 et C. Daicoviciu dans *Tribuna*, 5, XI, 1970, 5 et dans *Steaua*, 4, 1971, 77 s.

²⁰ ILR, II, 1969, 293–308 et 110 ss.

²¹ Capidan, *Arom.* 143–153; Rosetti, ILR, 388–391.

²² G. Giuglea, *Uralte Schichten und Entwicklungsstufen in der Struktur der rumänischen Sprache*, Sibiu, 1944.

3.2. Parmi les mots de substrat communs avec l'albanais (ca. 90), plus d'un quart manquent en aroumain, dont quelques-uns très importants: *argea, bir, bunget, ciupi, cursă, droaie, gata, ghimpe, noiian, pîrîu, strugure, șopîrlă, zgardă*, etc.²³

Le fait que l'aroumain, situé en voisinage de l'albanais, ne connaît pas ces mots est un argument important contre leur explication par un emprunt fait à l'albanais. En plus, les autres 150 mots roumains provenant du substrat, mais absents en albanais manquent pour la plupart en aroumain aussi²⁴. Il paraît, donc, que malgré leur base latine commune, le substrat de l'aroumain est différent aussi bien du dacoroumain, que de l'albanais: thraco-dardanien en macédo-roumain, il est géto-dace en dacoroumain et illyrien en albanais.

3.3. Les emprunts peu nombreux au grec ancien, parvenus soit par le latin, soit directement du grec dans les Balkans, sont eux aussi assez différents d'une langue à l'autre. Parmi les emprunts faits par le latin, l'aroumain ne connaît pas *amăgi, farmec, înger* (en aroum. du ngr.) *mîngîia, papură, parîngă, rînceza, urgie, urmă*, etc. La même situation pour les mots grecs empruntés directement plus tard à l'époque byzantine: *cort, cucură, horă, mînie, pilic, za*, etc. sont absents en aroumain²⁵, qui connaît sans aucun doute des mots grecs qui n'existent pas en dacoroumain. Ceci est une preuve évidente que ces emprunts ont été faits par les deux idiomes à des époques et dans des endroits différents.

3.4. En ce qui concerne les emprunts slaves, les linguistes soulignent souvent les similitudes, qui ne doivent pas nous étonner: les plus anciens emprunts slaves, aussi bien en aroumain qu'en dacoroumain, proviennent de la même branche sud-slave, bulgare-macédonienne. Rien ne nous oblige donc d'admettre une région et une époque commune, les Dacoroumains les ayant pris de la première vague de Slaves établis en Dacie et assimilés vers les XIe--XIIe ss., tandis que les Aroumains les ont empruntés à leurs premiers voisins slaves, les Bulgare-Macédoniens.

Comme preuve qu'ils se sont produits séparément, dans des conditions toute à fait différentes, il suffit de comparer les faits.

Dans une célèbre étude²⁶, Th. Capidan a trouvé 72 mots slaves anciens communs à l'aroumain, au dacoroumain et au méglénite, mais il faut rappeler que le nombre des slavismes anciens en dacoroumain remonte vers 600! Il manque en aroumain des mots slaves essentiels: des noms des parties du corps (*obraz, cîrcă, crac, gleznă, pleată*), termes de l'agriculture (*plug, snop, polog, stog, clăie, pleavă*), de l'habitation (*zid, pod, pivniță, lavită, grajd, pîrleaz, iesle, coteș, stîlp, grindă, seliște, grădiște*), noms de plantes (*bob, morcov, țigvă, hrean, mac, răsad, coccan, vrej, hamei, pelin, pir, știr, troscot, boz, buruiană, bălărie, podbal, trestie*), des termes religieux, qui sont pourtant plus tardifs (*rai, iad, mîcenic, sfînt, precista, moaște, proroc, popă, stareș, jertfă, slujbă, praznic, post*), etc., etc.

Beaucoup des slavismes anciens de l'aroumain manquent en dacoroumain aussi, mais ce qui est encore plus caractéristique c'est qu'il y a des mots slaves qui ont une forme ou un sens différent dans les deux idiomes:

<i>aroum.</i>	<i>dr.</i>	<i>aroum.</i>	<i>dr.</i>
<i>alug'escu:</i>	<i>iubesc</i>	<i>pământ</i>	<i>pomană</i>
<i>buiată</i>	<i>poiată</i>	<i>pangu</i>	<i>păianjen</i>
<i>cucot</i>	<i>cocoș</i>	<i>pilonu</i>	<i>pelin</i>
<i>linivos</i>	<i>leneș</i>	<i>jireaglă</i>	<i>jirebie</i>
<i>nădie</i>	<i>nădejde</i>	<i>strop</i>	<i>prăjină</i>
<i>strugu</i>	<i>strung</i>	<i>streață</i>	<i>streașină, etc.</i>

Toutes ces différences confirment notre affirmation qu'à partir de l'arrivée des Slaves il n'y a plus eu de communauté romane aux Balkans.

4. Des divergences encore plus graves apparaissent dans le domaine de la phonétique et de la morphologie, mais les chercheurs se contentent à dire qu'il y a 'concordance structurale', ou bien que les différences "ne sont pas de nature à empêcher le passage d'un système linguistique à l'autre"²⁷. L'examen détaillé de toutes ces divergences nous meneraient trop loin, ainsi force nous est de signaler seulement les plus frappantes.

4.1. Pour ce qui est de la *phonétique*, remarquons que la diphtongaison est un phénomène général roman, entamé probablement déjà en latin tardif, et qui connaît dans toutes les langues des aspects communs et des différences. Si, par exemple, le *ā*, a servi comme opposition phonologique entre la forme articulée et non articulée des substantifs féminins, ça veut dire qu'il existait déjà en latin balkanique. Si le résultat de *k* latin a été *č* en dr. et *ts* en aroum. (lat. *caelum* > dr. *cer*, aroum. *țer*) il est de toute évidence que les phases d'évolution dans les deux langues n'ont pas été simultanées, etc.

4.2. Dans le domaine de la *morphologie*, remarquons seulement quelques divergences plus frappantes: l'article défini au génitif-datif du féminin peut souvent être aussi *préposé* en aroumain; le plus-que-parfait n'est pas synthétique, mais formé à l'aide de l'imparfait de l'auxiliaire 'avoir' et du participe; le *futur* présente aussi des grandes divergences (6 formes temporelles en aroumain, 2 en dacoroumain), etc.²⁸ On passe en général trop superficiellement sur toutes ces divergences.

*

Contester l'importance des concordances daco-aroumaines n'était pas notre but. Le but de ce travail a été de démontrer que le concept de *roumain commun* n'est justifié ni par les données historiques, ni par les faits linguistiques. La plupart des faits qu'on attribue au roumain commun appartiennent au latin balkanique tardif. Le reste sont des innovations parallèles et indépendantes (souvent bien différentes d'un dialecte à l'autre), suite aux tendances héritées du latin vulgaire spécifiques pour les Balkans. Et si les linguistes continueront à opérer avec leur ancien concept, ils n'ont de toute façon, plus le droit de tirer des conclusions historiques tellement graves en se basant sur des théories si précaires.